

Introduction

1. En hommage à Michel Charolles

À l'origine de cet ouvrage, il y a la volonté de réunir un ensemble de contributions scientifiques destinées à éclairer divers aspects des recherches menées en France durant ces quarante dernières années autour de la cohésion et de la cohérence des textes. Les contributions rassemblées ici sont offertes en hommage au professeur Michel Charolles, dont les nombreux travaux sur la cohérence et l'organisation des textes constituent un apport majeur au développement de l'analyse du discours en France.

Outre sa vocation scientifique, cet ouvrage a été conçu par ses coordonnateurs et par l'ensemble de ses contributeurs comme un dialogue serré et amical avec telle ou telle facette de l'immense travail que ce chercheur infatigable a accompli – et continue d'accomplir – dans le domaine de l'analyse du discours. Les quatre parties qui structurent l'ouvrage, et qui traitent successivement du texte, de la référence, des adverbiaux et de l'approche didactique de la cohérence/cohésion textuelle, constituent autant d'étapes dans ce dialogue.

2. La cohérence et les marqueurs de cohésion

Si l'on avait l'audace de chercher à saisir l'énigme centrale qui constitue le moteur de l'ensemble des recherches menées par Michel Charolles dans les domaines du texte et du discours, on pourrait être tenté de la résumer par cette – simple mais vertigineuse – question : Quel est ce *plus* qui fait qu'un texte n'est pas la simple juxtaposition de plusieurs phrases ?

Partisan convaincu de la nécessité d'une approche interdisciplinaire des processus de production et de compréhension des discours¹, il a consacré une très grande partie de son activité de chercheur à l'étude des liens qui tissent la structure du texte, s'intéressant dès ses premiers écrits à la question de la *cohérence* – ce principe général qui gouverne l'activité interprétative des suites d'énoncés et qu'il conçoit très tôt comme une sorte de forme a priori de la réception des discours².

Son parcours de recherche, initié dès 1973 par un article paru dans la revue *Europe*, est jalonné de publications marquantes³ : on retiendra dès 1978, dans la revue *Langue française*, son article « Introduction aux problèmes de la cohérence verbale », cité de très nombreuses fois, puis en 1988, « Les plans d'organisation textuelle : périodes, chaînes, portées et séquences », dans la revue *Pratiques*, qui préfigurait la publication en 1997 de l'article « L'encadrement du discours : univers, champs, domaines et espaces » dans les *Cahiers de recherche linguistique*. Cette étude a sans conteste constitué une étape importante dans les travaux publiés en France sur l'organisation du discours. Élu trois ans plus tard à un poste de professeur à l'université de la Sorbonne Nouvelle, Michel Charolles a dès lors développé et précisé dans de nombreuses publications, ainsi qu'au travers de séminaires et de colloques, la problématique des « cadres de discours » dont l'article de 1997 avait posé les principales fondations.

Dans les années 1970-1980, la plupart des études linguistiques cherchant à décrire la cohérence des textes se concentraient sur les marqueurs de cohésion. Celle de Michael A. K. Halliday et Ruqaiya Hasan (1976) indiquait qu'au niveau du discours, il n'y a plus de cohésion structurelle comme dans le domaine de la phrase, mais que la cohésion est marquée de façon externe par des éléments lexico-grammaticaux. Beaucoup d'études se sont concentrées sur la classification des marqueurs de cohésion dans différentes langues et ont tenté d'expliquer comment ces marqueurs pouvaient aider l'interlocuteur à construire au fil du discours une représentation cohérente de sa signification. Cela a abouti à une vue largement partagée, tant en linguistique qu'en psycholinguistique, selon laquelle il n'existerait que deux grands types de cohésion discursive, c'est-à-dire deux grands types de marqueurs de cohésion : les anaphores (relations référen-

1 Pour une illustration d'un traitement interdisciplinaire d'un extrait de texte (l'incipit du roman de Robert Pinget *Le Libera*), mêlant linguistique et psychopathologie, nous renvoyons à son article de 2002 co-écrit avec Bernard Pachoud.

2 En exergue à son article de 1978, Michel Charolles cite un passage de *Monsieur Teste* de Paul Valéry où figure cette observation cruciale : « L'incohérence du discours dépend de celui qui l'écoute. L'esprit me paraît ainsi fait qu'il ne peut être incohérent pour soi-même. »

3 Une bibliographie complète des travaux de Michel Charolles a été rassemblée, à la fin de ce volume, par Bernard Combettes.

tielles) et les connecteurs (relations logico-sémantiques). C'est par exemple le point de vue défendu par Tanya Reinhart :

The various devices for linking adjacent sentences in a discourse can be reduced to two types of links : the one is referential links [...]. The other type of cohesive link is a semantic link between the proposition expressed by the two sentences. [...]

Any of these two types of link is sufficient to produce a cohesive discourse, and it is necessary that at least one of them will hold. (Reinhart 1981, p. 22)

Ted Sanders et Wilbert Spooren, dix ans plus tard, continuent à partager cette vue :

Generally speaking, there are two respects in which texts can cohere :

- 1) *Referential coherence : units are connected by repeated reference to the same object*
- 2) *Relational coherence : text segments are connected by establishing coherence relations like Cause-consequence between them. (Sanders et Spooren 2001, p. 7)*

Dans son article de 1997 sur l'encadrement du discours, Michel Charolles introduit un troisième type de marqueurs de cohérence, les adverbiaux cadratifs qui, situés en position initiale de phrase, peuvent étendre leur portée sur plusieurs phrases au-delà de leur phrase d'accueil et délimiter un segment pertinent quant au critère qu'ils fixent (spatial, temporel, thématique, etc.). Ces adverbiaux fonctionnent alors comme introducteurs de cadres de discours offrant au locuteur un moyen essentiel pour structurer et répartir les informations qu'il veut communiquer dans des blocs homogènes (sortes de fichiers). Ces blocs peuvent eux-mêmes constituer des briques agencées en fonction d'un critère supérieur, comme dans une structure énumérative, révélant de la sorte le squelette d'une architecture du texte, comme dans l'exemple suivant :

(1) La consommation d'alcool varie selon les pays de l'Union européenne.

En France,
.....
.....

En Espagne,
.....
.....

Dans l'État du Vatican,
.....
.....

3. Connexion et indexation : une nouvelle taxinomie des relations de cohérence

Les deux termes choisis pour le titre du présent ouvrage – *Connexion et indexation* – expriment une nouvelle taxinomie des relations de cohésion/cohérence. Michel Charolles a proposé de regrouper les marqueurs anaphoriques et les connecteurs dans la famille des marques de connexion, c'est-à-dire des marqueurs qui établissent des liens (référentiels ou logico-sémantiques) avec le texte qui précède. En référence à une représentation iconique de la linéarité du texte, les relations de connexion sont décrites comme des relations remontantes, qui vont vers l'amont du texte. À ce type de cohésion qu'est la connexion, Michel Charolles en oppose un autre : l'indexation, qui a ceci de particulier qu'elle crée un lien avec le contexte qui suit. L'indexation introduit donc des relations descendantes qui vont vers l'aval du texte. Les termes *connexion* et *indexation* permettent donc de différencier deux grandes familles de marques de cohésion discursive. Ils désignent deux processus de cohésion discursive complémentaires.

4. Connecteurs et cadres

Après cette étape sur les cadres proprement dits (entre autres, leurs propriétés, leurs fonctions, leurs délimitations), Michel Charolles s'est intéressé – en s'appuyant sur la théorie de la grammaticalisation – aux propriétés syntactico-sémantiques qui déterminent le fonctionnement d'une unité comme connecteur ou comme cadre de discours. Un adverbial détaché de ses fonctions intraprédicatives est en effet apte à prendre des fonctions discursives, mais il aura tendance à se spécialiser dans l'une ou l'autre des fonctions de connecteur (relation de connexion) ou de cadre (relation d'indexation). Sur cette concurrence qui semble exclusive entre les fonctions de cadre ou de connecteur se greffent par ailleurs d'autres fonctions plus compatibles avec celle-ci ou celle-là : celle de marqueur épistémique par exemple, ou de marqueur de subjectivité, ou de marqueur de la conversation, ou plus généralement de marqueur du discours. Autrement dit, les cas de polyfonctionnalité sont plus fréquents entre un emploi de modalisateur et un emploi de connecteur, par exemple, qu'entre un emploi de cadre et de connecteur. C'est pourquoi les marqueurs de connexion et d'indexation ont été désignés comme *marqueurs de structuration du discours* pour être différenciés des *marqueurs de discours (inter)subjectifs*. Ces derniers sont restreints au domaine des modalités et de la gestion de la conversation (voir Sarda *et al.* 2014, p. 24-25).

Il faut donc noter que les adverbiaux détachés en position initiale de phrase, s'ils sont théoriquement de bons candidats aux fonctions de cadres, ne sont cepen-

dant pas intrinsèquement des marqueurs d'indexation (ou adverbiaux « cadratifs »). Un des enjeux majeurs des recherches plus récentes de Michel Charolles, en étroite collaboration avec Béatrice Lamiroy, a ainsi consisté à mettre au jour divers facteurs dont la conjonction favorise l'évolution d'un adverbial vers des fonctions de connexion ou d'indexation.

Les différentes parties de cet ouvrage que nous allons présenter ci-dessous illustrent de près plusieurs des étapes dont nous venons d'esquisser un tableau rapide. Ainsi, la première partie sur le texte reprend sous divers aspects les notions générales de cohérence et de structuration des textes, la deuxième partie sur la référence illustre pleinement les relations de connexion, alors que la troisième sur les adverbiaux explore les hypothèses sur la spécialisation d'un rôle discursif (cadre ou connecteur). Enfin la dernière partie sur les enjeux didactiques de la structure des textes offre un témoignage, à travers des productions d'écrits, des étapes d'acquisitions des marqueurs de cohérence. Si les différentes parties sont focalisées sur une dimension particulière du texte, elles restent bien sûr en relation étroite les unes avec les autres, tout en tâchant de démêler la complexité des mécanismes de structuration du discours.

5. Présentation des contributions

La première partie de ce volume, intitulée « Saisir/interroger le “texte” dans sa complexité », regroupe trois articles qui éclairent de différents points de vue l'étude de l'organisation des textes.

La première contribution, de Pierre Le Goffic, soulève une difficulté au centre des débats contemporains : peut-on retrouver dans les textes l'unité installée comme fondement de la grammaire, à savoir la phrase ? À la tentation somme toute récente d'éradiquer la phrase au profit d'autres unités censées couvrir plus adéquatement le double champ de la langue et des textes, l'auteur oppose le recul de l'histoire et brosse un tableau en trois grandes étapes des rapports qui ont prévalu, depuis la grammaire classique (née avec Aristote) jusqu'à la grammaire contemporaine, entre les unités de langue et les unités du discours ou du texte. Il en vient ainsi à mettre notamment au jour ce qu'il nomme le « paradoxe » de la phrase : instrument indispensable à la construction des textes, elle ne s'y retrouve cependant pas ; paradoxe trop souvent inaperçu par certains débats contemporains partis à la recherche de nouvelles unités textuelles. À la question de la nécessité d'une syntaxe située au-delà de la phrase, l'auteur propose en conclusion une réponse en trois points (phrase, texte, syntaxe) qui fait de la phrase le « format » incontournable de tout échange linguistique. Modèle abstrait relevant de la compétence des sujets parlants, il est à la fois stable, robuste et suffisamment

déformable pour sous-tendre une pratique (en performance) soumise aux aléas des paramètres de la communication.

Le deuxième article, de Marie-Paule Péry-Woodley et Anne Le Draoulec, s'intéresse à la dimension d'organisation textuelle des cadres de discours en relation avec les caractéristiques visuelles du texte. Les auteurs examinent en particulier les relations entre cadre et énumération, tentant de mettre au jour les procédés de construction du texte. Elles montrent comment l'énumération est un outil puissant pour segmenter et organiser intellectuellement la complexité du monde. L'énumération ne se réduit pas à un classement d'objets préexistants (ontologiquement apparentés), mais au contraire à la délimitation des objets, à la construction même des catégories, selon l'idée ancienne que l'on organise le monde à travers son discours. Ainsi, à la vision classique, ascendante, de la construction du sens, elles souhaitent associer une vision descendante, en illustrant comment la saisie globale de l'organisation du texte détermine l'interprétation de ses constituants.

Enfin, pour clôturer cette première partie, la contribution de Jean-Michel Adam apporte une perspective historique sur le développement des idées autour de l'étude du texte en France, et propose ce faisant une rétrospective des travaux de Michel Charolles en les situant par rapport à ses propres recherches depuis les années 1970 (depuis la critique des grammaires de texte vers des modèles procéduraux, jusqu'à l'encadrement du discours). Il raconte, de façon très intéressante, l'histoire du développement de la linguistique textuelle en France, et ses rapports avec l'analyse du discours. Il décrit l'influence des travaux de Michel Charolles sur l'institutionnalisation de ces domaines de la linguistique.

Dans une deuxième partie intitulée « Référence, anaphores, indexicaux » sont réunies cinq contributions qui toutes traitent de questions de référence, en lien très souvent avec la position initiale des éléments référentiels.

L'article de Catherine Fuchs examine les effets de la position de l'adverbe temporel *alors* dans des énoncés à sujet post-verbal. Elle s'attache à caractériser le mode de transition référentielle entre les énoncés et leurs contextes antérieurs selon la place de l'adverbe temporel, ainsi que les effets qui en découlent. Elle montre que lorsque l'adverbe est placé dans la zone initiale de l'énoncé (*Alors arrive le général*), l'adverbe anaphorise un repère temporel préalablement posé dans le contexte antérieur : il y a co-indexation avec la situation précédente (*alors = à ce moment-là*). Mais lorsque l'adverbe est placé après le verbe (*Arrive alors le général*), l'auteur défend l'idée qu'il convient de restituer à l'initiale un constituant temporel zéro fonctionnant comme premier élément du noyau prédicatif et comme antécédent de l'adverbe anaphorique postposé au verbe. Ce repère ne coïncide pas avec la référence temporelle du contexte antérieur ; il marque au contraire une rupture par rapport à la situation précédente, considérée comme acquise et dépassée : il y a co-indexation au sein même

de l'énoncé, entre l'adverbe et le moment du dépassement de la situation précédente implicite par le constituant zéro (*alors = par après, ensuite*). De ce fait, l'auteur relève la surimposition possible d'une valeur argumentative : la situation précédente étant acquise, il en découle un nouvel état de choses (*alors = il s'ensuit que*).

L'article de Guy Achard-Bayle se centre sur l'analyse des référents évolutifs, à l'interface des questions philosophiques, ontologiques et linguistiques. L'auteur montre que l'interprétation des référents évolutifs nécessite un traitement portant à la fois sur des objets, sur les processus dans lesquels ces objets sont impliqués et sur les représentations discursives et textuelles de ces objets et processus. Une analyse est proposée qui tient compte des *objets en soi* et des *objets en discours* : pour cela, l'auteur utilise la notion de « thème-titre », inspirée des travaux sur les progressions thématiques et les séquences textuelles. Il examine le fonctionnement de cette notion de thème-titre dans les contextes évolutifs typiques des recettes de cuisine. Il montre qu'un ensemble de codifications reposant sur des représentations collectives encyclopédiques ont un effet sur l'encodage textuel.

Marie-José Béguelin, quant à elle, étudie des locutions pourvues d'indices clittiques qui ne réfèrent pas, ou qui réfèrent de manière floue. L'auteur les appelle des « aphorismes lexicalisés », ils correspondent à des figements à caractère idiomatique (*s'y connaître, en avoir plein le dos, se la jouer, en démordre*, etc.). L'auteur examine successivement des aphorismes lexicalisés avec indice clittique régi (*en, y, le, la, les*), avec le démonstratif *ça* dans le contexte V + *ça* (*remettre ça, aimer ça, faire ça*, etc.), puis dans un contexte comparatif (*pas si mal que ça, pas plus grand que ça, gros comme ça*, etc.), et enfin des aphorismes lexicalisés contenant un lexème démonstratif comme *ne pas l'entendre de cette oreille*. Elle tente de dégager les contextes qui ont conduit à l'interprétation aphorique de ces locutions et examine ce faisant le rôle de l'approximation référentielle dans les échanges langagiers, ainsi que les stratégies adaptatives mises en place par l'interlocuteur.

Le texte de Frédéric Landragin, Thierry Poibeau et Bernard Victorri traite des outils pour l'analyse des références et des transitions référentielles. Ils développent des perspectives pour traiter de façon opérationnelle les notions de transition référentielle et de saillance. Ils présentent le logiciel Analec (Analyse de l'écrit ; Victorri 2012) et le logiciel ACA (Analyse de chaînes d'annotations) développé pour des études linguistiques, en vue de l'annotation des unités (les références) et des données structurées (les chaînes de coréférence). Les outils présentés permettent de générer des représentations graphiques de listes chaînées ou des structures linéaires exploitant un ensemble de codes (couleur, taille, distance). Ces visualisations ne suffisent cependant pas à identifier aisément les caractéristiques typologiques de l'ensemble des chaînes d'un texte. L'exploitation des outils de repérage automatique de phénomènes remarquables tels que des motifs dans les transitions référentielles fournit un apport complémentaire.

Dans sa contribution, Francis Cornish examine le comportement des indexicaux qui, placés après une insertion parenthétique, pointent (« en boucle ») vers une entité évoquée dans un segment pré-parenthétique, l'enjeu étant de mieux comprendre quels effets ces insertions exercent sur la structure hiérarchique du discours. Après avoir rappelé diverses distinctions forgées dans ses publications antérieures et essentielles à son propos (texte *versus* discours, types de procédures indexicales, propriétés indexicales de certains marqueurs), il étudie plusieurs extraits de corpus oraux et écrits, de langue française et anglaise, où figurent des parenthèses qu'il définit avant tout comme des unités d'arrière-plan au niveau du discours opérant « un décrochage énonciatif par rapport à la ligne centrale du discours en cours ». L'examen des reprises en boucle qu'il identifie le conduit à mettre au jour trois types de stratégies mises en place par les locuteurs pour effectuer de telles reprises.

Catherine Schnedecker présente une étude de la locution adverbiale *en personne*. Partant de l'observation que son absence ne modifie pas la valeur de vérité de l'énoncé, elle se demande ce qu'apporte la locution et ce qu'elle provoque au niveau référentiel. Elle examine le statut polylexical de la locution ainsi que ses rôles en tant qu'élément adverbial. Elle propose une étude sur corpus pour mettre en évidence les caractéristiques propres de *en personne* par rapport à l'adverbe *personnellement* (décrit comme adverbe focalisateur : Molinier et Levrier 2000) et par rapport à des formes tenues pour synonymes comme *lui-même* et *en chair et en os*. Elle montre que sur le plan syntaxique, *en personne* est un adverbial assez fortement régi par son SN, ce qui réduit sa mobilité dans l'énoncé. La locution n'apparaît guère en position initiale détachée et n'est donc pas assimilable à un adverbe d'énonciation. Elle montre en revanche une nette préférence pour la position de sujet. Sur le plan sémantique, l'auteur met en évidence un triple faisceau de contraintes opérant aux niveaux de la tête lexicale du SN-recteur (nom propre de référents notoires/notables ou noms de fonction), du déterminant du SN (défini) ainsi qu'au niveau des verbes (qui doivent dénoter une action qui n'entre pas dans le périmètre habituel des attributions du référent).

Enfin, dans la dernière contribution de cette deuxième partie, Bernard Combettes propose d'étudier, dans une perspective diachronique, l'indéfini quantitatif *plusieurs* qui partage avec *quelques* la caractéristique d'exprimer à la fois une valeur d'*approximation* et un trait d'*orientation*. Après avoir rappelé l'origine latine du sens comparatif de *plusieurs*, l'auteur examine comment se développe dès les premiers textes d'ancien français une valeur d'orientation partant de l'unité vers la pluralité, et menant à une interprétation de quantité indéterminée (qu'elle soit faible ou grande). C'est seulement après le moyen français que le trait de quantité faible deviendrait pertinent pour *plusieurs*. L'évolution du sens de *plusieurs* s'avérerait ainsi inverse à celle de *quelques*, pour qui la valeur de quantité faible fut première, le trait d'orientation venant s'y ajouter plus tard.

La troisième partie intitulée « Adverbes, adverbiaux, grammaticalisation et connecteurs » regroupe quatre articles qui examinent, dans une perspective essentiellement sémantico-pragmatique, certains adverbes et adverbiaux placés en tête de phrase. Qu'il s'agisse de leur portée sémantico-pragmatique, de leur valeur connective, de leur fonction plus ou moins topicale ou des processus de grammaticalisation dans lesquels ils peuvent être pris, ces différents aspects sont examinés par les auteurs en lien avec les travaux de Michel Charolles consacrés aux adverbiaux cadratifs et aux connecteurs.

Le texte de Béatrice Lamiroy et de Gudrun Vanderbauwhede, qui traite de marqueurs de discours déjà fort étudiés en français (*en effet, en fait, en réalité*), se caractérise toutefois par une double originalité. Il examine d'une part les indices de grammaticalisation que ces marqueurs présentent, il les soumet d'autre part à une étude contrastive avec leurs équivalents en néerlandais à partir d'un échantillon du *Dutch Parallel Corpus*. Cette contribution illustre parfaitement l'intérêt heuristique que revêtent les études contrastives, qui permettent par le jeu des contrastes entre deux systèmes langagiers de corroborer, voire d'affiner les usages déjà identifiés de tel ou tel marqueur à l'intérieur d'une même langue. L'étude quant à elle se conclut sur l'hypothèse que les connecteurs français étudiés, quoique n'ayant pas tous atteint le même degré de grammaticalisation, seraient plus grammaticalisés que leurs équivalents néerlandais.

Corinne Rossari traite elle aussi de *en effet*, mais en lien avec les autres marqueurs que sont *certes, effectivement, d'accord, OK*. Contrairement à certaines approches qui considèrent que des connecteurs comme *certes* convoieraient une valeur concessive leur appartenant en propre, diachroniquement héritée de contextes d'emplois favorisant une telle interprétation (conventionnalisation d'une inférence), l'auteur défend une approche qui met en avant l'influence de la configuration discursive sur l'émergence du sens concessif. Recourant aux outils développés par la théorie de la polyphonie de Marion Carel et plus particulièrement aux notions de « accordé » et « conçu », Corinne Rossari défend la thèse suivant laquelle une valeur concessive émerge en contexte quand des marqueurs (comme *certes, effectivement, d'accord, OK*) susceptibles de signaler une approbation dans un contexte dialogique apparaissent au sein d'un discours monologique qui rejoue d'une manière ou d'une autre une structure dialogique.

C'est l'adverbe *justement*, dans ses emplois (quasi) holophrastiques en mode dialogique ou dialogal, qui constitue l'objet de la contribution de Jacques François. L'auteur compare d'abord les fréquences d'emplois (quasi) holophrastiques de *certes, probablement* et *justement* dans la base de sous-titres de films de Lexique 3 ; puis, après une incursion critique dans le discours lexicographique consacré à cet adverbe (*Trésor de la langue française, Larousse, Petit Robert*), il rappelle et compare les conclusions auxquelles ont abouti cinq articles de linguistique publiés entre

1977 et 2000 sur cet adverbe. Il se tourne ensuite vers la base textuelle Frantext pour étudier et comparer, à trois siècles de distance (xvii^e et xx^e siècles), la proportion d'emplois holophrastiques de ce même adverbe par rapport à ses autres usages (tous confondus). Au terme de ce parcours, il récapitule en six points les traits plus saillants de son analyse, parmi lesquels trois types de fonctions possibles de *justement* en mode dialogal.

La contribution d'Alain Berrendonner, enfin, traite des circonstants détachés frontaux, dont il rappelle combien ils ont retenu l'attention de Michel Charolles dans ses travaux sur les cadres de discours. L'auteur s'arrête sur le cas apparemment paradoxal de certains de ces circonstants dont le détachement en tête de phrase produit, sur le plan informationnel, un effet focalisateur (expressions assorties d'adverbes paradigmatiques comme *seulement*) et non pas cadratif, proche de celui qui résulterait d'un clivage. L'examen de ces énoncés le conduit à dégager ce qui constitue à ses yeux un trait sémantique constant du détachement à gauche, qui serait neutre quant à l'interprétation focale ou cadrative du segment détaché.

Dès ses premiers travaux, dans le cadre notamment de la revue *Pratiques*, Michel Charolles s'est intéressé comme linguiste aux productions rédactionnelles des élèves des classes primaires et secondaires. Comme l'écrit Caroline Masseron (dans ce volume), il « est l'un de ceux qui ont hautement – avec exigence et durablement – symbolisé, aux yeux de beaucoup, les bénéfices qu'on pouvait tirer d'une [...] collaboration » entre enseignants de français et linguistes. Les deux articles réunis dans la partie « Textualisation et didactique » qui conclut cet ouvrage plaident, chacun à leur manière, non seulement pour la nécessité toujours reconduite d'un travail concerté entre didacticiens et linguistes, mais aussi pour son renforcement.

C'est à partir de l'étude d'une copie d'enfant de CE2 (8 ans) produite dans le cadre d'une évaluation nationale que Caroline Masseron et André Petitjean examinent, dans une perspective mêlant préoccupations linguistiques et didactiques, la question de l'enchaînement linéaire des énoncés et de la délimitation des « unités » qui l'organisent. L'unité d'énonciation qu'est la *période* d'une part, les chaînes de référence d'autre part font dans cette contribution l'objet d'une attention toute particulière. À l'issue de cette étude de cas, les auteurs énumèrent plusieurs points sur lesquels pourrait porter un travail concerté entre linguistes et didacticiens, qu'il s'agisse des écrits scolaires ou des objets d'enseignement de la langue à l'école.

Claudine Garcia-Debanc propose une étude fortement inspirée d'un article de Michel Charolles (1988). L'auteur y analyse six textes rédigés par des élèves de classe de sixième, obtenus dans le cadre d'une tâche d'écriture mettant en jeu la résolution de problèmes liés à la cohésion textuelle. Cette tâche repose

sur une consigne imposant à l'élève l'insertion de trois phrases obligatoires dans un récit qu'il a à imaginer. Sont ainsi étudiées les stratégies mises en place par les jeunes rédacteurs pour la résolution des anaphores imposées par les phrases de la consigne, pour le choix d'un genre discursif, l'emploi des temps verbaux, le recours à des marqueurs de connexion et d'indexation, etc. Claudine Garcia-Debanq insiste, dans sa conclusion, sur l'enjeu que revêt, pour la recherche comme pour la formation initiale et continue des enseignants, la constitution de grands corpus de productions écrites, indispensables pour étudier la genèse de la prise en compte par les élèves, tout au long de leur scolarité, des problèmes de cohésion textuelle.

Nous souhaitons au lecteur autant de plaisir à lire ces différentes études que nous en avons eu à les réunir, pour témoigner notre gratitude et notre amitié à notre cher collègue, Michel Charolles.

Références

- CHAROLLES Michel, 1977, « Sur le problème de la cohérence verbale », *Cahiers du CRELEF*, n° 5.
- 1988, « Les plans d'organisation textuelle : périodes, chaînes, portées et séquences », *Pratiques*, n° 57, p. 3-13.
- 1997, « L'encadrement du discours : univers, champs, domaines et espaces », *Cahiers de recherche linguistique*, n° 6, p. 1-73. En ligne : [<http://www.lattice.cnrs.fr/IMG/pdf/cadresdisc.pdf>] (consulté le 4 décembre 2015).
- CHAROLLES Michel et PACHOUD Bernard, 2002, « "Si la Lorpailleuse est folle..." et si le plus fou n'était pas celle que l'on croit », *Les modèles du discours au défi d'un dialogue romanesque. L'incipit du roman de R. Pinget « Le Libera »*, E. Roulet et M. Burger éd., Nancy, Presses universitaires de Nancy, p. 307-350.
- FAUCONNIER Georges, 1984, *Espaces mentaux*, Paris, Minuit.
- 1990, « Domains and connections », *Cognitive Linguistics*, vol. 1, n° 1, p. 151-174.
- 1991, « Subdivisions cognitives », *Communications*, n° 53, p. 229-248.
- HALLIDAY Michael A. K. et HASAN Ruqaiya, 1976, *Cohesion in English*, Londres, Longman.
- MARTIN Robert, 1983, *La logique du sens*, Paris, PUF.
- 1987, *Langage et croyance*, Bruxelles, Mardaga.
- MOLINIER Christian et LEVRIER Françoise, 2000, *Grammaire des adverbes. Description des formes en -ment*, Genève-Paris, Droz.
- REINHART Tanya, 1981, « Pragmatics and linguistics : an analysis of sentence topics », *Philosophica*, n° 27, p. 53-94.
- SANDERS Ted et WILBERT Spooren, 2001, « Text representation as an interface between language and its users », *Text Representation. Linguistic and Psycholinguistic Aspects*, T. Sanders, J. Schilperoord et W. Spooren éd., Amsterdam, Benjamins, p. 1-26.

- SARDA Laure, CARTER-THOMAS Shirley, FAGARD Benjamin et CHAROLLES Michel, 2014, « Adverbials : from predicative to discourse functions », *Adverbials in Use. From Predicative to Discourse Functions*, L. Sarda, S. Carter-Thomas, B. Fagard et M. Charolles éd., Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain (Corpora and Language in Use), p. 13-36.
- VICTORRI Bernard, 2012, « Analec : logiciel d'annotation et d'analyse de corpus écrits », logiciel téléchargeable sur : [<http://www.lattice.cnrs.fr/Analec>].

ENS ÉDITIONS